

Sommaire

Avant-propos	p. 8
Le voyage aux Pyrénées...	p. 11
Gavarnie, sa découverte	p. 19
De l'anonymat à l'attrait touristique	p. 35
Une annexe des pèlerinages de Lourdes	p. 52
« Les incunables » du site	p. 58
De quoi remplir une bibliothèque !	p. 74
De quoi remplir un musée !	p. 92
Gavarnie et la science	p. 114
Gavarnie, par Gavarni	p. 131
La brèche de Roland ? Toute une histoire !	p. 135
Le port de Gavarnie, dit aussi de Boucharo	p. 151
Le temple du pyrénéisme	p. 165
Gavarnie et ses dépendances, Vignemale, Mont-Perdu, cañon d'Ordesa	p. 183
Brève anthologie gavarnienne, les plus beaux textes	p. 197
Le regard change-t-il le paysage ?	p. 207
Index	p. 214



De l'anonymat à l'attrait touristique

Peu d'évolutions dans les voies de communications et les moyens d'hébergement lors du premier quart du XIX^e siècle.

La correspondance de Melling et de son cousin Joseph Antoine Cervini offre un aperçu des conditions de voyage dans les Hautes-Pyrénées de l'époque. Pour la région du gave de Pau, Melling commente ainsi son voyage dans la vallée voisine de Cauterets :

« Que vous dirais-je, imaginez-vous, non ne vous imaginez pas car c'est au-dessus de toute imagination, oh quel chemin ! Non, ce n'est pas un chemin, car jamais cheval, mulet ni âne n'ont passé par là ; il n'y a que des hommes assez fous pour sauter comme des chèvres de rocher en rocher avec une chaise à porteurs chargée de nos personnes. C'est ainsi que nous avons voyagé depuis Cauterets jusqu'au glacier du Vignemale... »

Depuis le récit de Voisenon en juin 1761, les conditions de circulation n'ont pratiquement pas évolué dans les hautes vallées.

Pourtant, du beau monde commence à venir en nombre voir Gavarnie. En 1805, c'est Fontanes – membre de l'Institut, du Corps législatif, il en sera l'année suivante président et deviendra aussi Grand Maître de l'Université – qui venant à Gavarnie n'hésitera pas à écrire qu'il préfère les Monts de Gavarnie à ceux des Alpes. La Reine Hortense vint aussi à Gavarnie par la montagne, mais c'était pour fuir les excès du protocole étouffant organisé par le préfet. En 1817, l'Allemand Parrot donnera une interprétation sur l'attraction qu'exerçait Gavarnie, site sur

lequel il aura un curieux jugement venant d'un homme habitué aux plus hautes altitudes, il arrivait en effet du Mont Rose et du Caucase, performances peu ordinaires à cette époque :

« Dans les régions inférieures, c'est-à-dire au cirque bien connu de Marboré dont la cascade répand autour d'elle la fraîcheur, on éprouve des sentiments élevés mais, à la vérité pénibles ; on ne ressent pas cette agréable sérénité que procurent les lieux où la nature, se dépouillant un peu de son infinie puissance, se montre plus abordable, rappelant ainsi moins durement à l'homme son humaine faiblesse. Pour cette raison, les baigneurs de Barrèges emportent moins le souvenir d'un réel plaisir goûté au milieu d'une nature grandiose que la sensation orgueilleuse d'avoir vécu quelques semaines au milieu d'une nature complètement dépourvue d'aimables séductions et de s'être retrouvé à proximité de sites grandioses. »

En 1819, une Hollandaise, Henrica Françoise Gevaets, épouse de Cornelis Rees Van Tets, au cours d'un voyage en France vient dans les Pyrénées et visitera Gavarnie, un 4 juin, en chaise à porteurs. Grâce à elle, on connaît enfin l'impression que procure ce moyen de transport :

« Il me fut impossible d'écrire dans ma chaise à porteurs en revenant ; les mains sont bien occupées aux descentes rapides à empêcher d'être culbuté hors de la chaise, et j'ai souvent redouté de voir briser la ficelle

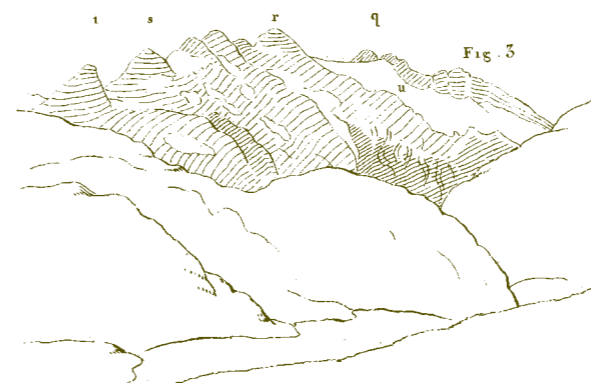


« Touristes », tiré de l'ouvrage de l'abbé V. Martins.

Page de gauche : Barège 1857, gouache et aquarelle de Louis Thienon.



Gavarnie et la science



« L'homme de science n'intériorise plus la montagne pour les émotions qu'elle procure, mais pour l'observer et la mesurer. »

Le voyage d'étude

En dehors de la cure et du fait touristique, on vient aussi dans les montagnes pour étudier un milieu nouveau et pour y recueillir divers échantillons, ou confronter les théories en vigueur sur la genèse des montagnes avec l'examen de ses éléments constitutifs.

Plusieurs conceptions s'affrontent : les Plutoniens qui veulent que la Terre et ses reliefs aient été conçus et façonnés à partir de forces souterraines et internes : le volcanisme, par exemple, étant partie prenante de cette première théorie ; et les Neptuniens qui pensaient que les terrains s'étaient élaborés au fond de mers qui s'étaient ensuite retirées. Les deux écoles se référaient soit à des causes lentes, leurs adeptes étant les moins nombreux, car l'échelle du million d'années était en totale opposition avec les conceptions chrétiennes de la durée de la Création, soit à des causes rapides relevant du catastrophisme. Ainsi, la formation des vallées était souvent envisagée comme relevant du catastrophisme et, en particulier, comme consécutive à la rupture de lacs qui emportaient tout sur leur passage. Chez la plupart des auteurs et jusqu'au milieu du XIX^e siècle, on sent par diverses allusions l'influence de ces théories toutes conçues au siècle précédent⁶³.

Cependant, précédant tous ces débats, à Gavarnie, la Science⁶⁴ commence avec la venue d'un botaniste... et il y en aura bien d'autres !

En 1681, l'un des plus grands botanistes français de l'époque, Pitton de Tournefort, vient dans les Hautes-Pyrénées et herborise sur les pentes du pic du Midi. Sans en écrire le nom, il viendra aussi à Gavarnie, pour cueillir un *Geranium pyrenaicum* à la source du Gave, « la plus belle chute d'eau qu'il ait vue dans sa vie ». Il faudra ensuite

attendre plus d'un siècle pour revoir un herboriste dans ce secteur. Pourtant, à partir de ce moment, Gavarnie devient un lieu privilégié où l'on vient surtout pour « surprendre la Nature dans son laboratoire », les botanistes ouvrant la voie aux cartographes et aux minéralogistes. Noguès l'indique nettement :

« J'observerai en finissant que les montagnes de Barège sont très précieuses aux Naturalistes par les pierres de diverses natures, les différents granits, l'amiante [sic], le spalt, les cristaux de roche & autres choses curieuses qu'on y trouve, & qui ornent déjà un grand nombre de cabinets d'histoire naturelle dans la Capitale, comme dans les grandes Villes des Provinces. »

Les travaux cartographiques du XVIII^e siècle et le lac imaginaire du Mont-Perdu⁶⁵

Les travaux de cartographie sur Gavarnie, quand ce lieu est indiqué, ne remontent qu'au XVIII^e siècle. Jusque-là, au vu des cartes existantes, on peut penser qu'aucun cartographe, digne de ce nom, ne s'était rendu sur les lieux pour observer directement le secteur. La carte de Sanson, sur les ports des Pyrénées, est l'une des mieux connues, mais ce travail n'apporte rien d'important, hormis un alignement de passages.

L'une des plus curieuses cartes concerne d'ailleurs le cirque de Gavarnie avec un lac niché dans les parois du cirque. L'acte de naissance de ce lac imaginaire remonte à 1730 et figure dans la carte de Roussel (p. 117). Dans le versant nord, censé figurer le cirque, on voit gravé le dessin d'un lac dominant et alimentant les cascades, lesquelles sont représentées comme une sorte de trident. C'est le fameux lac du Marboré qui restera,

« Vignemale vu de la vallée d'Ossoue », L. Ramond. In planches de l'ouvrage *Voyage au Mont-Perdu*, 1801.

Page de gauche : Travaux orographiques de Raymond d'Espouy - Visées à l'Orographe sur les sommets du Gabietou, aquarelle et encre (Coll. Ph. F).

63. Broc Numa, « Les Montagnes vues par les géographes et les naturalistes de langue française au XVIII^e siècle », Comité des Travaux historiques et scientifiques, ministère de l'Éducation nationale, Paris, Bibliothèque nationale, 1969.

64. Pour compléments d'information, on pourra aussi consulter un texte de C. Dendaletche : « Histoire de la découverte scientifique des Pyrénées », in « Pyrénées pays d'Hommes et de hautes Altitudes... du patrimoine naturel au patrimoine culturel », *Acta Biologica montana II*, pp. 49-58.

65. Pour plus de précisions, on pourra consulter un de nos ouvrages : *Rivages pyrénéens*, chapitre « Les lacs imaginaires », Toulouse, Milan, 1989, pp. 84-86.